



La tradition des Indiens de l'Amérique du Nord (IV)

Frithjof Schuon

Les Sioux établissent un rapport analogique entre les « Quatre Vents » et les quatre périodes cycliques, symbolisées par les quatre plumes d'aigle qui ornent le « cercle sacré » qu'on utilise dans la « Danse du Soleil » et à d'autres occasions : la première période est celle de la « Pierre », la seconde celle de l' « Arc », la troisième celle du « Feu », et la quatrième celle de la « Pipe », chacun de ces symboles représentant le moyen spirituel de la période respective. De même, il y a quatre âges à travers lesquels toute chose créée doit passer : le premier est le Sud, qui est jaune et qui est la source de toute vie, et ceci est le premier âge dans un cycle historique ; le second est l'Ouest, qui est noir ; le troisième le Nord, qui est blanc ; et le quatrième l'Est, qui est rouge : l'humanité terrestre se trouve actuellement dans le quatrième âge qui se terminera par un grand désastre. Cette répartition, qui attribue l' « Age d'or » au Sud et l' « Age de fer » à l'Est, alors que les autres doctrines traditionnelles attribuent le premier au Nord et le second à l'Ouest, peut étonner à première vue, mais il faut tenir compte ici de deux choses : premièrement, en ce qui concerne l' « Age d'or », — le *Krita-Yuga* hindou, — s'il est exact de l'attribuer au Nord en raison de la situation polaire du Paradis terrestre, il n'en est pas moins vrai que, en fait, le pôle actuel est couvert de glaces, et que, sous le rapport « qualitatif », c'est bien le Sud qui correspond effectivement au Paradis, donc à l' « Age d'or », de sorte que le symbolisme en question peut se fonder sur la chaleur et la fertilité du Sud aussi bien que sur la situation hyperboréenne du Jardin primordial ; deuxièmement, en ce qui concerne l' « Age de fer », — le *Kali-Yuga*, — s'il est évidemment juste de l'attribuer, selon la perspective géographique de l' « Ancien Monde », à l'Ouest, puisque c'est là que le soleil se couche et qu'a pris naissance le matérialisme moderne qui étend ses ténèbres à l'humanité entière, il n'en est pas moins vrai que, pour les Peaux-Rouges, ce matérialisme destructeur de la Nature vient de l'Est ; c'est là que se situe ce qui, pour les Orientaux, est le « sombre Occident », et c'est de là que sont venus ces « esprits » (*washichun*) aux visages pâles qui ont exterminé la race rouge ; mais ceci n'empêche nullement que le Sauveur universel, le Messie attendu par tous les peuples pour la fin de l' « Age de fer », viendra également de l'Est, en sorte que le symbolisme solaire de cette direction reste intact dans la théorie siousse des quatre périodes cycliques. — Dans le même ordre d'idées, la cosmologie des Cheyennes insiste sur la position arctique du siège de la Tradition primordiale : elle situe le Paradis terrestre à l'extrême Nord, sur une île surgie des eaux primordiales, où régnait un perpétuel printemps et où les hommes et les animaux parlaient la même langue ; ce récit décrit ensuite les tribulations, notamment deux déluges, à la suite desquelles la race rouge — ou plutôt ses ancêtres primordiaux — s'établit définitivement dans le Sud, devenu à son tour une région fertile.

La tradition des Indiens de l'Amérique du Nord (IV)

Nous ne voulons pas oublier de mentionner ici que le Calumet comporte, à côté de son symbolisme quaternaire, un autre, ternaire celui-ci, qui se rapporte aux trois mondes, et auxquels correspondent respectivement le ciel, les points cardinaux et la terre. Ces trois mondes se trouvent d'ailleurs aussi indiqués, chez les Indiens Corbeaux (Crow, *Absaroka*), sous la forme de trois anneaux peints sur le mât central de la Danse du Soleil, mât qui signifie l'arbre de Vie ou l'Axe du Monde, conformément au symbolisme hyperboréen; ils sont alors interprétés comme formant le ternaire (en sens ascendant) « corps, âme, esprit », ou « grossier, subtil, pur »¹.

Les fonctions essentielles de l'Existence, et ses deux fondements « paternel » et « maternel »², — ou « divin » et « existentiel », — le Calumet doit les rappeler et les actualiser toujours à nouveau, afin que l'homme ne perde jamais le contact avec le Tout dont il est comme une parcelle ; c'est pour cela que le rite du Calumet équivaut à une prière et à une consécration, car, « comme aucune bonne chose ne peut être faite par l'homme seul, je veux d'abord faire une offrande et envoyer une voix vers l'Esprit du Monde, afin qu'Il m'aide à être véridique » (Black Elk). Le Calumet est donc *pontifex* ; il est l'instrument « eucharistique » qui rattache l'homme, poursuivi qu'il est des morsures du « fini », à l'Infini, et c'est ce qui explique la vénération et l'amour que les Indiens lui témoignent.

Ceci nous amène à considérer un autre aspect de ce rite, ou apparaît l'analogie entre la fumée du tabac sacré (*kinni-kinnik*) et l'encens : dans la plupart des traditions, l'encens est en quelque sorte la « réponse humaine » à la Présence divine ; la fumée marque par conséquent la « présence spirituelle » de l'homme en face de la Présence surnaturelle³ de Dieu, comme l'énonce cette incantation iroquoise : « Salut ! Salut ! Salut ! Toi qui as créé toutes choses, écoute notre voix. Nous obéissons maintenant à tes Commandements. Ce que Tu as créé, revient vers Toi, la fumée du tabac (sacré) s'élève vers Toi, par quoi l'on voit que notre parole est véridique »⁴.

Dans le rite du Calumet, l'homme représente l'état d' « individuation » ; l'espace — avec ses six directions — représente l'Universel dans lequel l'individuel doit, en se transmuant, se résorber ; la fumée se perdant dans l'espace, et s'identifiant à lui, marque

¹ « Nous rappellerons... que, dans diverses traditions, l'image du Soleil est aussi liée à celle de l'arbre..., car il y est représenté comme le fruit de l' « Arbre du Monde » ; il quitte son arbre au début d'un cycle et vient s'y reposer à la fin, de sorte que... l'arbre est effectivement la « station du Soleil ». » (René Guénon, *L'Arbre du Monde*, dans *Etudes traditionnelles*, février 1939.)

² Le « Grand-Esprit » est en effet le « Père » ou le « Grand-Père » ; la « Terre » est la « Mère qui engendre tous les êtres », la « seule Mère ». Les Indiens Pawnies désignent Dieu par le nom de « Père » (*Tirawa*), et le distinguent d'ailleurs nettement de l'Esprit manifesté (*Kawaharu*) ; dans le même ordre d'idées, — c'est-à-dire en ce qui concerne l'assimilation symbolique du ciel à Dieu en tant que Principe paternel, — les Indiens Pieds-Noirs appellent le Grand-Esprit « Pouvoir solaire » (*Natosiwa*), mais sans jamais l'identifier au soleil visible.

³ Cet adjectif ne constitue pas un pléonasmе, car la Présence « naturelle » de Dieu n'est autre que l'Existence et les diverses expressions ou formes de celle-ci, telles que précisément les symboles de la nature, Soleil, Lune, Bison et autres, qui pour l'Indien sont *wakan*, sacrés. — Citons ici cette explication, d'un symbolisme profond, donnée par un chef indien à l'ethnographe bien connue Alice C. Fletther : « Toute chose qui se meut s'arrête à un endroit pour y faire son nid, à un autre pour s'y reposer de son vol. Un homme qui marche s'arrête quand il veut. C'est ainsi que la Divinité s'est arrêtée. Le soleil, si radieux et si beau, est un des lieux où Elle s'est arrêtée. Elle a été avec la lune, les étoiles et les vents. Les arbres, les animaux sont tous là où Elle s'est arrêtée, et l'Indien pense à ces lieux et y envoie ses prières afin de rejoindre l'endroit où la Divinité s'est arrêtée, et recevra secours et bénédictions. »

⁴ Cité par Paul Radin dans son *Histoire de la Civilisation indienne*.

La tradition des Indiens de l'Amérique du Nord (IV)

bien cette transmutation du « durci », « opaque » ou « formel », en « dissous », « transparent » ou « informel »; elle marque en même temps l'irréalité du « moi », donc celle du monde qui, spirituellement, s'identifie au microcosme humain. Mais cette résorption de la fumée dans l'espace — qui « est Dieu » — transcrit également le mystère de l'« identité » en vertu de laquelle, pour parler en termes soufiques, « le sage n'est pas créé » : l'homme n'est qu'illusoirement un « poids » retranché de l'espace et isolé en lui; en réalité, il « est » cet espace, et il « doit devenir ce qu'il est », comme disent les Ecritures hindoues⁵. L'homme, en absorbant, avec la fumée sacrée, le « parfum de la Grâce », et en s'exhalant avec elle vers l'illimité, se répand surnaturellement dans l'« Espace divin », si l'on peut dire ; mais Dieu est aussi représenté par le feu qui consume le tabac : ce dernier est l'homme ou, au point de vue macrocosmique, l'Univers ; l'espace s'« incarne » ici dans le feu du Calumet, comme les points cardinaux s'unissent, selon un autre symbolisme, dans le feu central.

⁵ Les « moulins à prières » bouddhiques relèvent d'un symbolisme inversement analogue à celui du Calumet : tandis que, pour ce dernier, la Réalité divine s'actualise dans les directions de l'espace vers lesquelles se dirigent, à partir du centre qui est l'état d'individuation les aspirations spirituelles de l'individu, le « moulin à prières » incarnera la Réalité divine sous la forme d'une Parole révélée, fixée dans l'espace par les lettres sacrées qui la transcrivent et bénissant, par sa rotation, l'Univers dans sa manifestation spatiale. — D'après une *Upanishad*, « Brahma est au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, au Zénith et au Nadir ». Le Coran dit, dans le même sens : « Où que vous vous tourniez, vous rencontrerez la Face d'Allah »